L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 17 JUILLET 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 17 JUILLET 1893.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LOUISIANE.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 8 juillet:

Les hôtels d'Abita Springs et de toute la contrée environnante sont parfaitement remplis.

—Notre récolte de figue, qui ne manque jamais, est remarquablement bonne, cette année. Nous avons des figues en abondance et à bon marché.

—On vient d'organiser, à Mandeville, un Camp de Vétérans Confédérés, avec le général Geo. Moorman, comme chef.

—L'éditeur de ce journal a été réélu secrétaire du Conseil de Ville, mercredi dernier. C'est la quatorzième année qu'il occupe ce poste.

—Mariés à Covington, Lne., mardi soir, 4 juillet, par le Rév. Geo. T. Vickers, M. Nazine Moses, de Syrie et Mlle Bérénice Vernon, de Covington.

Le *Banner*, New Roads, paroisse Pointe Coupée, du 8 juillet:

Le beau temps qui règne depuis quelque temps remplit de joie le cœur de nos planteurs. Il n'y a presque plus d'herbes dans les champs; les cannes, le coton et le maïs poussent vigoureusement. Dans certains endroits de la Fausse-Rivière le coton est très avancé, et paraît être bien chargé; dans d'autres, quoique un peu arriéré, il est beau, régulier et plein de sève. En général, le coton se présente à la Pointe-Coupée; et si la saison n'est point défavorable, la récolte de cette année surpassera de beaucoup celle de l'année dernière.

L'état sanitaire de la Fausse-Rivière ne s'est point amélioré, depuis la semaine dernière. Il y a toujours beaucoup de fièvres.

Le *Messenger*, New Roads, paroisse Pointe-Coupée, du 8 juillet:

Le fleuve a tant baissé, devant la Pointe-Coupée, que toute confiance nous est revenue. Tout danger a complètement disparu.

On peut, maintenant, compter sur une bonne saison. Nos récoltes sont bonnes, coton, cannes, maïs.

Si même le coton ne se vendait pas bien, il rapporterait quand même au planteur, car il a été cultivé avec beaucoup plus d'économie qu'à l'ordinaire. Jamais on n'a vécu là avec tant de parolmonie; on est dit une année de disette.

Le Chief, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 8 juillet:

[Notre confrère fait une longue description des terres inondées et donne une longue liste des pertes causées. Nous ne pouvons le suivre sur ce terrain.]

Nous remarquons, cependant un fait qu'il est bon de noter; A un certain point, sur la propriété Gonzales, la hausse a été de 79 pouces, soit 18 pouces de plus que le maximum connu jusqu'ici.

Voici quelques unes des pertes accusées:

MM. Picard & Cie., A. Heyman & Cie., L. Gnama & Cie., entre $50,000 et $75,000.

L'hon. A. G. Baillou, sur Hope Villa, $15,000.

Les frères Gonzales, $9,000.. Cela dépasse, de beaucoup, $100,000, rien que dans un district.

L'Entreprise, Nouvelle-Ibérie, paroisse Iberie, du 8 juillet:

Suivant M. P. R. Renaudert, caissier de la banque Nationale de la Nouvelle-Ibérie, l'institution a distribué $2,000 de profits à ses actionnaires et a hausé son fonds de surplus de $52,000 à $64,000.

L'Interim, Convent P. O., paroisse St-Jacques, du 8 juillet:

Le coupable entêtement dont fait preuve la science à propos d'un système absolu de levées, a, de nouveau, produit les malheurs déjà trop connus.

A cette heure où le fleuve baisse, où le danger disparaît peu à peu, où l'on envisage, d'un regard rempli de tristesse, la ruine qu'il a semé çà et là, on se demande, avec raison, jusques à quand, les ingénieurs persisteront à faire une guerre à outrance au système des déboucher que la nature, elle-même, semble indiquer comme un moyen puissant de prévenir les désastres.

La récente expérience a de nouveau prouvé que les levées, sans outlets, ne sont jamais assez de protection aux intérêts de la basse Louisiane.

Par vendredi qu'une baisse se fait sentir dès qu'une crevasse—un *outlet* dû au caprice du fleuve—a eu lieu, la grande majorité de ceux qui souffrent de cet *outlet* accidentel, pensent qu'il serait sage d'ouvrir les débouchés naturels afin de laisser couler paisiblement le surplus des eaux qui, chaque année, inondent de fertiles champs par les crevasses qui remplacent ainsi les débouchés naturels que la science a fait clore.

Fatigués de la lutte inégale qu'ils ont à soutenir les intéressés vont enfin livrer la guerre au système absolu des levées.

Une réunion a déjà eu lieu, et une convention a été convoquée dans le but de peser sérieusement la grande question du fleuve, et de demander au Congrès un changement dans le système de protection, qui existe actuellement; mais, qui n'a point réussi à faire disparaître le danger.

D'année en année, le fleuve atteint un point de plus en plus haut et continue à semer la ruine chez une multitude d'infortunés. Cet état de choses, en diminuant la valeur des propriétés, décourage le plus actif et le plus laborieux planteur; et la confiance disparaissant de plus en plus, la misère se fait jour là même où régnaient le bonheur et l'aisance.

Le capital, tant désiré, pour assurer la prospérité de cette section la plus fertile du pays, reste craintif en présence du gouffre qui le menace et, à moins qu'un changement ne vienne à avoir lieu, le jour n'est pas bien éloigné où l'on verra mille terres très fertiles, pouvant produire des fortunes, devenir de vastes forêts.

Nous ne nions nullement la sagesse du système des levées; nous croyons même qu'il serait possible, avant le fond nécessaires, de construire un lit artificiel au fleuve d'une telle solidité, qu'il mettrait à néant la possibilité des inondations. Mais, le travail que cette sorte de protection nécessiterait occasionnerait des dépenses si énormes, qu'il nous est impossible d'espérer pouvoir jamais accumuler le montant nécessaire. Pour créer des montagnes et changer les plans d'un Créateur, il faut un pouvoir plus puissant que celui de l'homme.

—Le Rév. P. Descroix est de retour parmi nous depuis hier soir, après une absence d'une dizaine de jours. Le Rév. Père s'était rendu à la réunion des Supérieurs de la Société de Marie en Amérique, convoquée à Washington. Le Rév. P. Blenk, qui l'accompagnait, n'est pas encore de retour. Les RR. PP. O. Renaudier et Thomas Henry sont les délégués choisis pour prendre part à l'assemblée générale, qui aura lieu, en France, très prochainement.

Une dame vêtue de noir se présente chez un marchand de chiens.

—Je voudrais une bête d'appartement, dit-elle.

Le marchand lui montre différents types de jolies chiens, gros comme le poing, mais l'acheteuse ne se décide pas.

—Je voudrais, dit-elle enfin, un caniche noir; je viens de perdre mon mari, il me faut un chien de deuil.

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

TROISIÈME PARTIE.

LES MISÉRABLES.

(SUITE.)

Le jeune homme la remercia d'un regard.

—C'est un misérable, mais il t'a parlé de sa misère, et tu t'es apitoyé sur son sort; c'est à un sentiment tout naturel que tu as obéi. Mais, moi, puis-je avoir de la pitié pour un homme qui s'est montré impitoyable, pour un homme qui m'a plongée dans la douleur et le désespoir et qui, il m'est pénible de te le dire, a toujours été, comme il l'est encore aujourd'hui, un monstre d'hypocrisie!

—Oh! ma mère!

—J'ai été sa victime, je ne serai pas sa dupe. Ah! le misérable, il s'est bien gardé de te dire qu'il était venu ici, me menacer!

—Il est venu ici! exclama le jeune homme.

—Oui, me parler de ses droits d'époux avec des paroles de colère, et réclamait impérativement la moitié de ma fortune qui, prétend-il, lui appartient.

Du reste, mon fils, je vais te raconter aussi exactement que possible ce qui s'est passé entre lui et moi, d'abord, et ensuite entre M. Turgan et lui.

—Alors, Me Turgan sait?....

—Il sait tout, même des choses que tu ignores encore, mais que tu vas connaître.

Alors, Mme Melville fit le récit annoncé, et que Paul écouta avec des frémissements d'indignation et de dégoût. C'est que sa mère lui apprenait que Gaston de Melville, en l'abandonnant, l'avait dépouillée de tout ce qu'elle possédait; que Gaston de Melville, se cachant sous le nom américain de Jonathan Milsen, était un faussaire.

Le jeune homme était atterré.

—Oh! quelle honte, ma mère, quelle honte! s'écria-t-il éperdu.

—Pour lui, mon fils, pas pour nous! répondit-elle.

Et elle se redressa, haute et fière, le regard éclairé d'un rayonnement céleste.

Après un assez long silence, elle reprit:

—Ecoute, Paul, je n'ai pas hésité à te faire voir tel qu'il est, l'homme que nous avons le malheur d'avoir, moi pour époux, toi pour père; je ne pouvais plus te rien cacher, je devais te faire connaître toutes les infamies du misérable.

Mais, hélas! quoi qu'il ait fait et puisse faire encore, il est ton père et je ne voudrais pas détruire le sentiment de pitié qu'il t'a inspiré.

—Paul, continua-t-elle doucement, je ne puis rien faire pour lui, tu sais pourquoi; mais si tu considères cela comme un devoir, je ne t'empêcherai pas de le secourir. Je serais désolée, au contraire, d'arrêter un bon mouvement de ton cœur. En cette circonstance, mon fils, et sans me consulter, fais donc ce que tu croiras devoir faire.

Le jeune homme resta silencieux et pensif.

* * *

Le lendemain, vers dix heures, Gaston de Melville se présenta à l'étude.

Froidement, après l'avoir invité à s'asseoir le jeune notaire lui dit:

—Vous n'avez caché que vous avez fait vous-même, samedi dernier, une démarche auprès de ma mère.

—Mais.... mais.... balbutia de Melville embarrassé.

—Vous savez ce que ma mère vous a répondu, et je dois vous dire que rien au monde ne saurait la faire revenir sur sa résolution.

—Pas même l'éloquence d'un fils, notaire, faisant valoir les droits de son père?

—J'ai le regret de vous répondre que vous n'êtes ni un époux, ni un père comme un autre, et qu'il vous est fort difficile de revendiquer vos prétendus droits.

—Vous ne parliez pas ainsi hier, répliqua sourdement de Melville.

—Hier, dit durement le jeune homme, j'ignorais que Gaston de Melville s'était enfui de France, emportant tout ce que possédait sa femme; hier j'ignorais que Gaston de Melville, devenu Jonathan Milsen, fut un faussaire.

—Ah! l'on vous a dit tout cela?

Sans répondre à la question, Paul continua:

—Mon droit, à moi, serait de ne pas écouter vos doléances et mon devoir de vous intimer l'ordre de sortir d'ici.

—En vérité! riposta effrontément de Melville. Est-ce que vous allez, vous aussi me menacer du commissaire de police et parler de m'envoyer au cour d'assises?

—Hélas! vous êtes mon père!.... Je ne veux pas me souvenir, en ce moment, que vous avez perdu tout droit à ce titre. Ecoutez: Vous êtes sans ressources, dans la misère, j'ai pitié de votre situation.

—Ah! enfin!

—Mais je ne peux pas faire pour vous autant que vous le désireriez. Je n'ai pas de fortune personnelle, je ne possède que mon étude, que ma mère a payée.

—Vous avez épousé une femme riche.

—La fortune de Clotilde de Blignières est à elle, à elle seule, et je me suis interdit d'y toucher; je ne peux donc prendre que sur les bénéfices de l'étude.

—Enfin, que me proposez-vous?

—De vous servir votre vie durant une pension mensuelle qui vous mettra à l'abri du besoin.

—Et cette pension sera?

—De mille francs par mois.

—Mille francs! exclama de Melville, mille francs! quand je suis le chef de la communauté et que ma femme est plusieurs fois millionnaire! Eh bien, non, je m'adresserai aux tribunaux!

—Si vous voulez. Mais prenez garde: vous n'êtes plus aujourd'hui que Jonathan Millsen, et en supposant que vous puissiez prouver que vous êtes Gaston de Melville, prenez garde que ce ne soit pas ma mère qui demande à la justice de la délivrer de vous, en rompant le lien qui l'unit à un faussaire.

Le misérable eut une crispation nerveuse et baissa la tête.

Le notaire, très pâle, ouvrit un tiroir, y prit un billet de mille francs, et le tendant à son père, du bout des doigts:

—Voici, dit il le premier mois.

—Soit, dit de Melville après un instant d'hésitation, j'accepte cette aumône.

Il prit le billet et le glissa dans sa poche.

—Vous faut-il un reçu? fit-il ironiquement.

—Non, répondit Paul, le regardant fixement; mais lorsque vous reviendrez, chaque mois, vous vous présenterez à la caisse de l'étude, et c'est contre un reçu signé Jonathan Millsen, vous entendez bien? signé Jonathan Milsen, que le caissier, qui aura reçu mes ordres, vous remettra les mille francs. Maintenant, vous pouvez vous retirer.

De Melville se leva, grommela quelques paroles inintelligibles, et le front barré d'une ride profonde, marcha lentement vers la porte, qu'il ouvrit.

Se tenant sur le seuil, il enveloppa d'un sinistre regard le jeune homme, qui ne s'était pas départi de la froideur qu'il avait dû s'imposer afin de dissimuler l'émotion douloureuse qu'il éprouvait.

—Au revoir! articula le misérable, d'un ton à la fois railleur et menaçant.

Quand la porte se fut refermée derrière le maudit, Paul perdit subitement toute la force qu'il avait appelée à son aide pour supporter la terrible épreuve qu'il venait de prendre fin.

—Ah! le misérable, le misérable! murmura-t-il. Ma mère a raison, il ne mérite aucune pitié.... Il n'a rien dans le cœur, rien dans l'âme! Et c'est mon père, c'est mon père! Je suis le fils d'un paria! Infâme!

Il laissa échapper un gémissement sourd, s'écrasa dans son fauteuil et demeura immobile silencieux et morne, comme lorsqu'on vient d'être frappé à l'improviste d'un immense malheur.

X

L'INSTITUTRICE.

Pendant que Mme Melville et son fils se débattaient dans une situation qui leur causait de sérieuses et graves inquiétudes, Marie-Madeleine s'habituait doucement à sa nouvelle existence.

Elle avait compris, dès son arrivée au château de Mondraget, qu'elle ne serait pas considérée comme l'institutrice que l'on engage pour un temps déterminé et que l'on enferme étroitement dans les limites de son emploi.

Mme de Clairfond avait dit à la jeune fille:

—"Nous allons être deux amies, deux mamans!"

La comtesse ne s'en était pas tenue à cette première marque de sympathie et de confiance. Elle s'était occupée de l'installation de la protégée de Mlle Pauffert, avait veillé à tout, afin que la jeune fille ne s'aperçut pas trop d'un brusque changement dans ses habitudes.

Marie-Madeleine avait été touchée et reconnaissante de tant de sollicitude; néanmoins, comme elle ne pouvait dissimuler complètement la tristesse qui était au fond de son cœur, Mme de Clairfond lui avait dit avec son plus gracieux sourire:

—Nous n'avons pas ni l'une ni l'autre, je suppose, ma chère Marie Madeleine, l'intention de nous séparer de sitôt; aussi, comme ce n'est pas d'une installation provisoire qu'il s'agit, je tiens à vous entourer ici de tout le confortable que peut désirer une jeune fille! Il ne faut pas que vous ayez à regretter trop le bien-être auquel vous avez été habituée.

La bienveillance et l'amabilité du comte s'ajoutaient aux témoignages d'amitié que la comtesse prodiguait à l'institutrice.

Très vite et sans secousse, Marie-Madeleine se trouva lancée dans le courant de la nouvelle existence qui s'ouvrait pour elle.

Elle se donna tout de suite, de tout son cœur et de toute son âme, à ses fonctions d'institutrice.

Les deux fillettes avaient salué son arrivée au château par des exclamations de joie; depuis, à l'exemple de leur mère, elles lui avaient témoigné une sympathie qui s'était vite changée en une affection sans réserve.

Cette affection, les enfants ne l'accordent pas aussi facilement qu'on pourrait le supposer. Il semble que la nature, prévoyante pour ces innocents, leur ait accordé le don de deviner les méchants. Ils vont d'instinct vers qui les aime.

Lucienne et Pauline ne voudraient pour rien au monde faire de la peine à leur institutrice; aussi se montrent elles studieuses pendant les heures d'étude et attentives aux leçons que Marie-Madeleine leur donne avec une patience de véritable maman; elles sont dociles et obéissantes et déjà, gravement, elles écoutent les conseils que leur donne l'institutrice en vue de leur avenir, et commençant ainsi l'éducation de ces fillettes destinées à tenir plus tard un rang dans le monde.

Ces enseignements de Marie-Madeleine ont généralement lieu après les cours d'instruction. La comtesse y assiste fréquemment et elle apprécie fort ce procédé d'éducation. Et elle se félicite de plus en plus d'avoir eu la bonne inspiration de s'adresser aux demoiselles Pauffert, pour le choix d'une institutrice.

Elle est certaine, maintenant, que ses enfants sont en bonnes mains, et heureuse de voir les deux élèves empressées à être agréables et à plaire à Marie-Madeleine.

Très sérieuse pendant qu'elle donne ses leçons, l'institutrice devient la camarade de ses élèves aux heures de récréation. A voir avec quel entrain elle partage les jeux des fillettes, il semble que Marie-Madeleine a retrouvé toute sa gaieté des jours d'enfance.

Souvent la comtesse assiste souriante à ces ébats; parfois, elle vient au secours de l'institutrice, condamnée à d'interminables parties. Alors, Mme de Clairfond prend familièrement le bras de la jeune fille, et elles se mettent à causer de tout un peu.

On parle des demoiselles Pauffert, du pensionnat de Neuilly, de Mme Melville, de Paul, de Clotilde. Mais rien dans les paroles de Marie-Madeleine ne peut faire deviner à la comtesse à quelle circonstance elle doit d'avoir la jeune fille pour institutrice de ses enfants.

Très souvent le soir, vers cinq heures, Marie-Madeleine et ses élèves se rendent à la ferme en suivant l'allée du parc qui y conduit directement. On va boire une tasse de lait chaud, apporté de l'étable où l'on vient de traire les vaches. C'est un régal pour les deux fillettes. Et c'est toujours avec plaisir que Marie-Madeleine vient à la ferme où elle est irrésistiblement attirée par Cendrillon.

Celle-ci, dès qu'elle aperçoit l'institutrice et ses élèves, accourt à leur rencontre. Elle se sent heureuse, joyeuse. Pourquoi? Hélas! elle ne peut pas le comprendre, pas plus que Marie-Madeleine ne comprend ce qu'elle éprouve chaque fois qu'elle se trouve en face de Cendrillon.

C'est une habitude prise maintenant: les deux petites filles tendent leurs joues roses aux baisers de la Cendrille, et elles ne disent plus en parlant d'elle; la folle!

C'est qu'elles ont devné l'intérêt que la malheureuse inspire à leur institutrice; c'est qu'elles ont vu Marie-Madeleine parler à Cendrillon affectueusement, avec de grosses larmes dans les yeux.

Eh bien, oui, la jeune fille et la folle de Vertpré éprouvaient une affection réciproque, et cette affection qui ressemblait à de la tendresse, inexplicable pour la première et sans doute, inexplicable pour Marie-Madeleine.

Quand elles étaient l'une près de l'autre et se regardaient, elles devenaient tremblantes. Il semblait, alors que Cendrillon eût des paroles dans son cœur qui allaient monter à ses lèvres. Son regard prenait une expression douce, caressante, reflétant la plus vive tendresse.

Et Marie-Madeleine, remuée jusqu'au fond de l'âme, se disait:

—Mon Dieu! est-ce que les fous peuvent regarder ainsi?

Un jour, qu'elle dévorait la jeune fille des yeux, celle-ci crut deviner un désir exprimé par le regard. Elle lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa. L'émotion fut violente.

—Ah! ah! ah! fit Cendrillon.

Et elle se mit à pleurer.

—Mais qu'ai-je donc aussi, moi? s'écria Marie-Madeleine, dont le cœur battait à se briser.

Cendrillon s'était remise. Elle essuya ses yeux et saisissant une main de la jeune fille:

—Vous allez rester ici? demanda-t-elle.

—Oui.

—Au château?

—Oui.

—Vous reviendrez à la ferme?

—Oui, oui, souvent.

—Bon, bon, c'est bien, je suis contente.

Quand, après être restée quelques instants avec elle, Marie-Madeleine quittait Cendrillon, la malheureuse appuyait ses mains sur son cœur et demeurait comme en contemplation jusqu'à ce que la jeune fille eût disparu. Alors elle soupirait, sa tête s'inclinait sur son sein, et elle semblait s'absorber dans des réflexions profondes.

Un soir qu'elle était ainsi, immobile comme un poteau, au milieu de la lande, la fermière vint à elle, et la prenant par la taille:

—Comme te voilà songeuse! Qu'as-tu donc?

Elle ne répondit pas.

—Voyons, reprit Mme Landry, ne veux-tu pas me confier tes pensées? M'aimerais-tu moins depuis qu'il y a au château une jeune et jolie demoiselle?

Cendrillon sourit et regarda la fermière avec une singulière expression de mélancolie.

—Tu la trouves charmante, n'est ce pas, la demoiselle?

—Oh! oui.

—Et tu l'as prise en grande amitié; il est vrai qu'elle a aussi pour toi beaucoup d'affection; c'est facile à voir. Quand elle vient à la ferme, ma pauvre Cendrille, tu n'es plus du tout la même: tu te redresses, tu t'animes, ton regard s'éclaire, c'est comme un rayonnement.... Ah! tu ne songes guère, alors, à t'accoupir devant la cheminée et à remuer les cendres, en répétant: Tout est brûlé!

Cendrillon poussa un long soupir et, pendant un instant, sembla prêter l'oreille à un bruit imaginaire. Puis elle se tourna brusquement du côté du château dont on apercevait, au-dessus des arbres, les tourelles éclairées par les rayons du soleil couchant.

Soudain, elle approcha une de ses mains de sa bouche et envoya un baiser à travers l'espace.

La fermière hocha la tête.

—Landry a beau dire, pensait-elle, il y a quelque chose là-dessous.

C'était vrai, et tout le monde s'accordait à le dire, Cendrillon n'était plus la même. Et, c'était depuis l'arrivée de Marie-Madeleine à Mondraget que l'on avait remarqué les premiers symptômes d'amélioration dans l'état de l'aliénée.

Il n'y avait pas à en douter, se changement, qu'il était facile de constater, était dû à une heureuse influence,—une influence magnétique, prétendait Landry,—que la jeune institutrice exerçait sur Cendrillon.

Mais nous devons penser que, dans le fait, il y avait quelque chose de plus mystérieux encore et de plus puissant que des effets dus au magnétisme.

Parfois, la pauvre aliénée était comme transfigurée; sa douce physionomie prenait une expression qui pouvait indiquer un travail de l'intelligence, de la pensée. Le cœur, le miroir de l'âme, reflétait des émotions douces et comme une joie secrète.

Que se passait-il dans ce cerveau enveloppé de ténèbres, où la mémoire du passé s'était depuis si longtemps endormie? Etait-il subitement traversé de quelques lueurs fugitives? Peut-être. Mais rien encore n'indiquait qu'une vive clarté pût se produire et provoquer un brusque réveil de la faculté intellectuelle, qu'on pouvait croire morte à jamais.

Cependant, Cendrillon n'avait plus de ces effaremente, de ces terreurs étranges, dont le fermier et sa femme s'étaient si fort alarmés, dans un temps, et qui leur faisaient redouter une aggravation dangereuse dans l'état de la malheureuse aliénée.

Au contraire, aux agitations, aux accès de fièvre d'autre-fois avait succédé une sorte de sérénité, qui se complaisait dans une douce mélancolie. Non pas cette mélancolie qui s'alimente aux sources de la tristesse et de la souffrance morale, mais la mélancolie qui semble accompagner le rêve aimé que l'on caresse et que l'on prolonge à plaisir.

Toutefois, Cendrillon avait encore des instants de tristesse; c'était quand toute une journée s'était passée sans qu'elle eût vu Marie-Madeleine. On pouvait même remarquer chez elle des signes d'inquiétude.

Et la bonne Charlotte se disait:

—Décidément, elle ne peut plus se passer de la demoiselle du château.

A l'heure de la soirée où l'institutrice et ses élèves venaient à la ferme, Cendrillon, ne tenant plus en place, allait, venait, plongeant son regard dans l'allée du parc. Elle laissait échapper un soupir de satisfaction en les voyant paraître et s'élançait à leur rencontre.

—Je vous attendais, disait-elle simplement à Marie Madeleine.

Elle embrassait les petites filles qui, tout aussitôt, se mettaient à courir à la recherche des fleurettes, laissant ainsi l'institutrice et Cendrillon causer ensemble.

La pauvre Cendrillon, qui se renfermait si souvent dans un mutisme absolu, semblait n'avoir pas assez de mots pour celle-ci était étonnée de sa facilité et se demandait si, réellement, elle n'avait pas toute sa raison.

Presque toujours, Marie-Madeleine passait sous le sien le bras de Cendrillon, et elles marchaient ainsi, lentement, pendant que les deux fillettes couraient, gambadaient sur le chemin.

Oh! alors, quelle joie c'était pour Cendrillon!

La belle demoiselle la traitait comme une camarade! Elle en avait les yeux pleins de larmes. Elle voulait porter à ses lèvres la main de la jeune fille; mais Marie-Madeleine disait:

—Non, pas cela!

Et elle présentait son front sur lequel Cendrillon, ayant peine à retenir un sanglot, mettait un long baiser.

Mais de quoi parlaient elles? Des deux petites filles, de la comtesse, du comte, des autres personnes du château, particulièrement de Georges Nautier, que Cendrillon avait vu causer plusieurs fois avec Marie-Madeleine. Et l'institutrice rougissait quand Cendrillon disait:

—Il est joli, ce jeune homme; et il est bon: je l'ai vu plusieurs fois donner des sous à une vieille mendiante; et il est courageux: un jour il a retiré de la rivière deux enfants qui se noyaient.

Elles parlaient aussi du fermier, de la fermière, des deux enfants, des travaux des champs, enfin de tout ce qui les intéressait, l'une et l'autre, et même de Tortillard, qu'il n'était pas rare de voir glisser le long d'une haie, quand il ne se tenait pas tapi dans les hautes herbes ou blotti contre le tronc d'un gros arbre.

—Il n'est pas bien, mais il est pas méchant, disait Cendrillon à la jeune fille, et vous ne devez pas avoir peur de lui.

Elle ajoutait, confidentiellement:

—J'ai eu lui un ami sûr; Mme Landry l'appelle mon chien de garde.

Marie Madeleine ne se risquait plus à interroger Cendrillon sur sa famille et les malheurs qui, selon toute apparence, avaient dû s'accumuler sur sa première jeunesse.

A quoi bon, puisque tout cela était ensevelli dans une nuit profonde?

Elle aussi avait essayé de faire surgir une clarté dans cette mémoire éteinte.

Mais Cendrillon, comme chaque fois qu'on la questionnait sur son passé, avait fait des efforts inutiles pour ressaisir quelques lambeaux de ce passé terrible perdu dans les ténèbres. Puis, après une longue recherche dans son esprit, où il n'y avait que des choses flottantes, insaisissables, elle s'était écriée avec l'accent de la douleur.

Et Marie-Madeleine, qui répondait à une agitation intérieure, tenait à plusieurs causes différentes les unes des autres, mais qui se liaient entre elles et la faisaient tomber, momentanément, dans un état maladif de l'âme.

Elle était toute gaie, le matin, quand elle et Georges s'étaient souhaité le bonjour, ainsi qu'ils en avaient pris la douce habitude; elle l'était encore à onze heures lorsque, à la demande du comte, elle était allée jusqu'à Mondraget, et elle l'était encore à deux heures lorsque, à la demande du comte et sans se faire prier, elle avait chanté un air de la Juive, de sa belle voix fraîche et harmonieuse.

Mais un peu avant midi, M. Hector de Chamblay était arrivé au château, s'invitant ainsi à déjeuner sans façon et, comme il le disait, sans cérémonie.

On ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours; il revenait de Paris d'où il apportait des nouvelles toutes fraîches.

En fort peu de temps, Hector de Chamblay avait trouvé le moyen de se rendre singulièrement antipathique à Marie-Madeleine. Il lui avait suffi pour cela de la regarder avec des yeux brillants qui la troublaient et cet air des Don Juan qui se figurent qu'aucune jeune fille ne peut résister longtemps à la puissance fascinatrice de leurs prunelles ardentes et au charme irrésible de leur personne.

Tout de suite, Hector de Chamblay avait trouvé l'institutrice fort de son goût; il s'était dit:

—Il me faut cette conquête.

Il lui fallait, à ce blasé, un fruit nouveau et savoureux.

Il ne voyait pas ou ne voulait pas voir les difficultés; il ne songeait qu'à son triomphe qu'il croyait assuré. Toutefois, il comprit qu'il devait prendre certaines précautions, louvoyer, sonder le terrain, enfin ne pas mener la chose tambour-battant, ainsi que cela lui était maintes fois arrivé. Car il n'était pas un novice dans l'art de séduire. Au milieu des vivants de Paris qu'il avait fréquentés et dans les boudoirs des demi mondaines, il avait été à bonne école. On ne lui contestait point la réputation d'homme à bonnes fortunes qu'il avait acquise et qui était assez méritée. Il avait la prudence, l'adresse et toutes les fines roueries du séducteur émérite.

Il manœuvra donc autour de l'institutrice avec adresse et une extrême prudence, mais sans même se douter qu'il se donnait une peine inutile. Un fat est toujours préoccupé. Il était incapable de comprendre que la vertu est tout autre chose que la vanité et que la jeune fille aurait été suffisamment défendue par son honnêteté et sa complète ignorance du mal, quand même il ne lui aurait pas inspiré une invincible répulsion.

Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, entre deux portes, derrière un pavant ou une tapisserie, il glissait, à la dérobée, quelques paroles mielleuses dans l'oreille de Marie-Madeleine. C'était un compliment, une gracieuseté dont elle ne pouvait se trouver offensée, une banalité quelconque qui n'était même pas de nature à l'effarouche.

Si, plus hardi, procédant par sous-entendus et toujours avec l'adresse du démon tentateur d'Eve, il lui chuchotait des mots perfides qui, selon lui, devaient tomber dans son cœur, fermenter dans sa tête et produire, finalement, l'effet pernicieux qu'il espérait, la jeune fille ne comprenait pas.

—Allons donc, pensait-il, elle entend et comprend très bien: c'est une rusé féminine, je la connais!

Il revenait à la charge et cela devenait une obsession.

Et plus il se faisait aimable, gracieux, galant, bon enfant, plus Marie-Madeleine le prenait en aversion. Il ne lui déplaisait pas seulement, il lui devenait odieux. Ah! si elle avait soupçonné, deviné ses intentions, comme elle se serait vite délivrée de cet homme, en lui disant une bonne fois qu'il ne lui inspirait que du dégoût!

Il voyait très bien qu'elle était gênée en sa présence et se troublait sous son regard. Il mettait cela encore à son profit; c'était d'un excellent augure et il se disait:

—C'est le commencement; elle y viendra, il faudra bien qu'elle y vienne!

Marie-Madeleine aurait pu se plaindre à Mme de Clairfond. Mais de quoi? En réalité elle n'avait aucun grief sérieux. Ne serait-elle pas ridicule en se montrant d'une susceptibilité exagérée? Et puis, avait-elle le droit, elle, humble institutrice, de trouver singulière, blâmable, la conduite de M. de Chamblay, depuis longtemps admis dans l'intimité de la maison?

Après tout, que lui importait cet homme? Et, puisqu'elle n'osait pas lui dire: "Laissez moi tranquille, vous m'ennuyez, vous me déplaisez, vous m'êtes odieux!" elle n'avait qu'à l'éviter et à faire en sorte de ne jamais se trouver seule avec lui.

Cependant, arrivant au château à l'improviste, alors qu'on le croyait encore à Paris, Hector de Chamblay trouva Marie-Madeleine dans le grand vestibule. Elle fut surprise. Elle ne l'avait pas vu entrer, ayant les yeux sur ses élèves, qui sautaient à la corde.

De Chamblay s'approcha d'elle et lui prit la main, avant qu'elle ait eu le temps de la mettre à l'abri, mais qu'elle retira aussitôt avec un mouvement brusque.

Le viveur sourit et lui dit à mi-voix, en la regardant d'une façon étrange:

—Toujours charmante! Plus je vous vois, plus je vous trouve adorable!

Il s'éloigna aussitôt. Mais, subitement, la jeune fille avait perdu sa gaieté.

—Que me veut donc cet homme? murmura-t-elle.

Et une première pensée triste flotta dans son esprit.

Elle était sous le coup d'une impression désagréable, elle était contrariée. Toutefois, elle n'en laissa rien paraître sur son visage. Pendant le déjeuner, elle resta silencieuse; c'était assez son habitude; de sorte que ni la comtesse, ni le comte, ni même Georges Nautier ne remarquèrent rien qui fut de nature à les inquiéter. Pour ne pas avoir à se mêler à la conversation et même se dispenser d'écouter ce que disait M. de Chamblay, elle s'occupa constamment des deux petites filles.

Quand on eut pris le café, le comte proposa à de Chamblay et à Georges une partie de billard qui fut acceptée.

—Messieurs, dit le comte, nous trouverons dans la salle de billard des cigares, des liqueurs et de la bière.

Les trois hommes quittèrent la salle à manger.

—Nous, ma chère, si vous le voulez bien, dit la comtesse, nous irons faire, avec les enfants, une promenade dans les champs; il fait un temps superbe, et courir un peu au grand air, sur les sentiers ensoleillés, fera beaucoup de bien à vos élèves et à nous aussi.

—De quel côté irons-nous, maman? demanda Lucienne.

—Du côté où sont les blés de maître Landry.

—Là-bas où il y a des bleuets et des coquelicots.... Ah! quel bonheur! Pauline et moi nous en ferons une gerbe.

—Oui, ma chérie.

Les deux petites filles battaient des mains en sautant de joie.

On se coiffa du chapeau de paille de riz à larges bords, qui garantit des baisers trop vifs du soleil d'été; cela n'empêcha point la comtesse et Marie-Madeleine de prendre leurs ombrelles.

Elles se hâtèrent de suivre les fillettes qui, déjà avaient traversé la cour et trottaient dans l'avenue.

On se trouva bientôt sur le coteau, au milieu des blés qui commençaient à mûrir et dont les épis, lourds déjà, se courbaient.

Il semblait à l'institutrice qu'elle respirait plus à l'aise; peu à peu l'impression pénible s'effaçait. En Causant avec la comtesse, en admirant le paysage inondé d'une lumière ruisselante, en aspirant avec une sorte d'ivresse l'air pur, vivifiant, tout imprégné du doux parfum qui s'échappait comme d'un encensoir, des fleurs champêtres mollement bercées par la brise, elle redevenait gaie.

Mme de Clairfond et Marie-Madeleine n'étaient distraites de leur intime causerie que par les exclamations joyeuses de Lucienne et de Pauline, découvrant tout à coup sur la lisière d'un champ, au bord du chemin, une large bordure de bleuets et de pied-d'alouette bleus mêlés à de rouges coquelicots.

Les fleurs moissonnées, plutôt arrachées que coupées, et souvent avec de grands efforts, étaient remises à Marie-Madeleine, qui, après une heure de promenade, en avait une véritable gerbe.

Tout en marchant, les fillettes butinant, la comtesse et l'institutrice causant, on s'était rapproché de la route. Soudain, dans un fondu découvert au quel deux beaux chevaux étaient attelés, Mme de Clairfond reconnut la marquise de Monthil et sa fille. Ces dames avaient également reconnu la comtesse et fait arrêter leur voiture. Mlle de Monthil appelait qu'agitait son mouchoir.

—Ces dames vont au château, dit la comtesse à Marie-Madeleine; c'est une visite que je n'attendais pas aujourd'hui.

—Alors, madame, il faut nous hâter de rentrer.

Le mouchoir s'agitait de plus belle, pendant que la marquise s'époumonnait à crier:

—Mais venez donc, ma chère comtesse, venez donc!

On pressa le pas pour rejoindre la voiture.

Sur un ordre, le valet de pied, descendu de son siège, avait déjà ouvert la portière.

—Ma chère comtesse, dit la marquise, nous allons vous ramener triomphalement à Mondraget, vous et vos chères mignonnes. Allons, venez, venez vite.

Elle et sa fille tendaient leurs mains aux fillettes pour les aider à monter.

—Ma chère Marie-Madeleine, dit la comtesse, rien ne vous oblige à rentrer si tôt; s'il vous plaît de continuer seule cette promenade, vous le pouvez.

—Merci, madame.

Lucienne et Pauline réclamant leurs fleurs, Marie-Madeleine coucha la brassée sur leurs genoux.

—Nous ferons des couronnes! s'écria Lucienne.

A son tour, Mme de Clairfond prit place dans le landau, qui disparut au bout d'un instant, laissant derrière lui un nuage de poussière.

Marie-Madeleine n'était pas pressée de retourner au château, où elle pourrait rencontrer encore M. de Chamblay. Après avoir fait une centaine de pas sur la route déserte, dans la direction de Mondraget, elle s'assit sur le talus en bordure, à un endroit où un ruisseau s'engouffrait dans un aqueduc pour aller se jeter dans la Plise, à moins de trente mètres au dessous du chemin.

L